



Memoir of a Snail

d'Adam Elliot

Sortir de sa coquille

MARTIN GIGNAC

En 2023, Hayao Miyazaki a quitté sa retraite pour offrir son chef-d'œuvre testamentaire, **Le garçon et le héron**. Cette année, c'est au tour d'Adam Elliot de donner des nouvelles, lui qui n'avait pas réalisé de long métrage depuis **Mary and Max** (2009). Comment pouvait-on s'être passé de cet artiste unique depuis 15 ans? Si le court métrage **Ernie Biscuit** (2015) nous avait laissés sur notre faim, c'est tout le contraire de **Memoir of a Snail**, qui se révèle un grand cru.

L'escargot du titre est la meilleure — et seule — amie de Grace (voix de Grace Pudel), une jeune fille qui habite avec son jumeau, Gilbert (Kodi Smit-McPhee), et leur père, Percy (Dominique Pinon), dans l'Australie des années 1970. Elle l'a même appelé Sylvia, en l'honneur de la célèbre écrivaine Sylvia Plath. Lorsque la famille vole en éclats, Gilbert est envoyé en famille d'accueil à l'autre bout du pays. Tout ce qui relie désormais les deux enfants est une correspondance irrégulière. Au bord du désespoir, Grace croise la route de Pinky (Jacki Weaver), une octogénaire qui lui fait voir la vie différemment. Ce personnage, le plus beau et le plus attachant du film,

restera dans les mémoires du fait de ses irrésistibles histoires excentriques et de ses maris malchanceux, dont un, poète, arbore la voix de Nick Cave.

Adam Elliot est de ces cinéastes qui visitent et revisitent les mêmes tropes. Récompensé à Annecy, **Memoir of a Snail** s'inscrit dans la continuité de **Mary and Max**, déjà circonvoin de **Harvie Krumpet** (2003), son court métrage oscarisé. L'univers est sombre, les tragédies se succèdent, ce qui aurait pu donner lieu à un mélo sirupeux. Un décès semble survenir aux dix minutes, et les éclaircies sont rares dans cette grisaille au quotidien. Cela n'empêche pas le réalisateur et scénariste de garder foi en l'avenir. L'espoir dans le collimateur, il s'intéresse aux parcelles de bonheur, même rares, même éphémères. Dommage qu'il se soit senti obligé d'appuyer un peu trop ce message dans une lettre, dévoilée à la toute fin, qui s'avère un chouia moralisatrice.

Jusque-là, le film était un ravissement de tous les instants. Devant tant de calamités, le récit prend la voie de l'humour salvateur, qui fait souvent rire aux larmes. Les gags se succèdent et la première partie, magique et exquise, évoque même **Le fabuleux destin d'Amélie Poulain** (2001). Qu'ils soient

de nature physique, verbale ou sexuelle, les calembours sont légion et permettent de mieux accepter l'insupportable : la disparition d'une mère, l'alcoolisme d'un père paraplégique, l'Alzheimer d'une amie et l'itinérance d'un voisin. Mais aussi le fétichisme dangereux d'un amoureux et les croyances religieuses fondamentalistes d'une famille d'accueil. Gilbert vivra d'ailleurs l'enfer sur Terre lorsque ses proches tenteront de « guérir » son homosexualité. Une scène bouleversante et ravageuse par sa violence et le souvenir qu'elle ravive d'une époque pas tout à fait encore révolue.

L'univers tristounet évoqué se répercute — comme toujours chez le créateur australien — visuellement. Ses décors sont richement détaillés et multiplient les textures expressives. Le mélange de figures modelée et d'animation en volume atteint d'ailleurs un sommet de fluidité et de beauté. Cet imaginaire fécond, tant sur le plan de la forme que du fond, qui fait de **Memoir of a Snail** un film d'une grande puissance, un classique instantané empreint de poésie et mélancolie. Même si la tristesse mène le bal, elle n'éclipse jamais les moments de fantaisie, et c'est ce mélange d'émotions contrastées qui fait un bien fou, notamment lors de la conclusion déchirante. Ce nouvel opus, Adam Elliot confirme qu'il est un artiste dans une classe à part. 🐌



Australie / 2024 / 94 min

RÉAL. ET SCÉN. Adam Elliot IMAGE Gerald Thompson
Mus. Elena Kats-Chemins MONT. Bill Murphy DIST. Métropole Films